



D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous?

PAUL GAUGUIN

MONIQUE CARLOTTI, ADMINISTRATRICE

J'ai trouvé chez **PRATIQUES SOCIALES** une façon de penser, de réfléchir que je cherchais et que je tente d'impulser dans toutes les formations que j'anime.

J'interviens dans les institutions qui accompagnent les gens les plus démunis tant sur le plan cognitif que physique ; les polyhandicapés ou les autistes de Kanner, mais aussi des personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer et de troubles apparentés.

Quelle cohérence dans tout cela ? M'interroger sur la considération que l'on porte au plus déficient et identifier nos mécanismes dans cette relation tant sur le plan interpersonnel que dans les groupes qui y travaillent. Essayer de trouver ce qui fait grandir, s'ouvrir au monde hors le champ de la performance.

J'interviens sur les comportements problèmes, les approches à médiation sensorielles et la formation des formateurs qui interviennent dans ces établissements.

Et puis le sensible est ma corde fragile. Alors je tente de la tresser en la travaillant dans les formations. Et c'est peut-être pour cela que je suis hyper active. La vitesse évite de sentir.

Ce qui me tient dans la vie, difficile de l'identifier, si ce n'est peut-être la question du partage et un attachement inconditionnel aux miens que je dénomme miens mais qui sont eux.

J'ai eu plusieurs vies professionnelles. Kinésithérapeute libérale et en institution, créatrice et directrice d'un important service d'aide à domicile en région parisienne, enfin formatrice consultante dans les deux champs d'activité précédents : formatrice des formateurs de l'AFPA qui préparent au certificat complémentaire de spécialisation au handicap et formatrice pour le compte d'organismes de formation spécialisés dans l'accompagnement des personnes en situation de handicap.

Ma formation initiale m'a particulièrement sensibilisée à la question du toucher et du mouvement, des approches à médiation sensorielle et ma pratique auprès des personnes polyhandicapées m'a conduite à développer et à approfondir ce champ de l'accompagnement. J'interviens donc en formation sur le champ des approches à médiation corporelle et sensorielle, sur ce qu'on appelle les troubles de

comportement et enfin dans une formation de formateurs spécialisés dans l'accompagnement des personnes poly ou pluri handicapées.

Dans le cadre de l'association que j'ai créée et dirigée pendant 25 ans, la question de la façon de faire, d'accompagner, d'aider à la toilette, d'entrer en relation a aussi été au cœur de notre travail.

La rencontre avec **PRATIQUES SOCIALES** s'est faite lors des Journées d'études et de formation « Représentation de la vieillesse, Vieillesse des représentations » qui se sont déroulées au CIEP à Sèvres en 2018. Je suis venue en remplacement de Yannis Constantinidès qui m'y a mandatée afin que je fasse retour au comité d'éthique d'ADEF résidences dont j'étais un des membres et qu'il présidait. Je n'avais jamais entendu parler de **PRATIQUES SOCIALES** et pourtant j'avais beaucoup cherché des références et de la matière pour penser ma pratique tant de formatrice que de directrice.

Ma difficulté se situait dans ma capacité à articuler deux dimensions : celle du sujet au sein d'un système. Dans un premier temps, j'ai fait un DUFA (Diplôme Universitaire de Formateur d'Adultes) à Paris 7 qui à l'époque affichait une culture psychanalytique forte. A raison d'une semaine par mois pendant 18 mois, bénéficiant d'enseignements pluriels tant en sciences de l'éducation, qu'en psychosociologie, j'ai acquis des outils d'intervention, des références. J'ai beaucoup lu, beaucoup appris. Parallèlement j'avais commencé une analyse et j'ai eu le sentiment de mieux comprendre cette interaction sujet-système !

Les formations que j'animais portaient sur l'accompagnement des personnes les plus dépendantes, dépourvues de communication verbale, nécessitant de l'aide pour tous les actes de la vie quotidienne. La question du corps à corps, à laquelle j'étais confrontée depuis ma formation initiale me taraudait. La rencontre avec le polyhandicap avait percuté mes représentations sur l'acte de soin. J'avais été forgée au clivage entre technicité et affect. Se centrer sur la pathologie et non le sujet, maîtriser la technique, nier ses affects. Dans ma pratique libérale avec des patients ordinaires, mais plus encore avec les polyhandicapés, j'avais acquis la conviction que les soins étaient efficaces si la relation patient/thérapeute se construisait. Je parlais maintenant de relation transférentielle et contre transférentielle. Mais de quelle relation s'agit-il quand il n'y a pas de mot, que les émotions sont difficiles à décrypter, que la motricité est tellement entravée qu'il ne peut y avoir de passage à l'acte ? Cette confrontation à l'Ushuaia de la dépendance m'a amenée à me demander ce que voulait dire être vivant, mais aussi qu'est-ce qu'une vie bonne ?

Plus particulièrement dans l'exercice de ma profession, comment construire une rencontre dans une communication accessible à l'autre ? La pratique m'a enseigné que la base de cette communication était archaïque, apprendre à se mettre au niveau, à percevoir le tonus corporel, le souffle, les pulsations, la coloration de la peau, la qualité d'un regard, ce qui n'empêche pas les malentendus liés aux interprétations, projections... Cette mise en écoute archaïque impliquait chez le professionnel une écoute de soi et sollicitait des traces inconscientes.

Les apports théoriques et les multiples lectures lors de cette année DUFA, notamment sur ce qui permettait l'émergence du sujet m'ont amenée à penser d'une part que ces aptitudes se travaillaient, qu'elles étaient indispensables pour permettre une vie bonne à ces personnes si particulières. Dans le même temps, cette écoute au niveau infra verbal demandait aux professionnels de plonger dans leur vécu archaïque et de travailler le rapport qu'ils entretenaient avec l'angoisse ; comment celle-ci était mobilisée par le toucher, les rythmes, le regard...

Au terme de cette année de formation, mon mémoire « le vif du sujet » m'a conduite à animer autrement les formations, en tentant à chaque session de réunir les conditions permettant ces petites découvertes sur soi et favorisant la rencontre avec l'autre.

Très vite, j'ai été appelée à intervenir au sein des établissements. Très vite, j'ai pris conscience que des données m'échappaient. Il ne s'agissait pas simplement de subjectivité. Quel que soit le désir, l'implication des professionnels dans ces accompagnements, le système dans lequel ils évoluaient favorisait ou limitait voire empêchait leur action. Chaque établissement avec son organisation et ce que disait cette organisation sur les valeurs qui l'animaient avait un impact sur l'expression de la subjectivité. Au sein des groupes, les jeux de pouvoir étaient la règle, chaque personne faisant ce qu'elle pouvait pour continuer à travailler sans trop souffrir.

Alors retour à l'université pour y passer un DESU (Diplôme d'Etudes Supérieur Universitaire), toujours à Paris 7 en sociologie clinique. Là, les apports en sociologie m'ont permis d'analyser plus finement ce qui était en jeu au sein des établissements, les luttes de pouvoir, les différentes représentations du travail, la puissance de ce que je nommerais aujourd'hui l'idéologie dominante. Le titre de mon mémoire « accord sensible, à corps perdu » en disait long sur ma perplexité quant à la possibilité de conjuguer ma proposition de formation axée sur le développement et la prise en compte de la subjectivité des professionnels et sur les fonctionnements institutionnels.

Avec Edgar Morin, j'avais approché la notion de complexité. C'est avec **PRATIQUES SOCIALES** que je crois avoir commencé à comprendre l'interférence entre ces deux dimensions du sujet et du système au sein des personnes et des groupes.

Le sujet, être divisé, multiple, toujours en devenir est le fruit d'un milieu d'abord familial puis social : groupes d'appartenance, scolaires, universitaires, professionnels, confessionnels...- qui le modèlent, auquel il résiste ou se soumet et qui en contrepartie participent de sa construction. Les modalités de mise en sens de son existence s'élaborent dans cet enchevêtrement de sa singularité et de l'environnement qu'il fréquente. La mise en sens, c'est la narration de soi qui ne dit rien du réel de ce qui est vécu, mais qui tente de le rendre acceptable. Ainsi au cours de nos vies, la narration d'une séquence peut évoluer, se modifier et quelquefois de façon radicale. Là se révèlent les idéologies et elles sont profondément intriquées à ce qu'est le sujet, ce qu'il sait de lui mais aussi à son inconscient.

Ecouter les professionnels avec cette représentation de ce qui permet à l'homme de tenir (plus ou moins confortablement) au sein d'un milieu déterminé m'a amenée à nuancer mes positions. Participer à la prise de conscience de ce qui nous produit, de ce dont on est porteur sans en être l'auteur sont quelques voies ouvertes par **PRATIQUES SOCIALES**. Comprendre ainsi et aussi que toute proposition revêt des aspects contradictoires qui ne s'opposent pas mais au contraire s'articulent fait sortir d'une représentation binaire et simpliste.

La difficulté consiste alors en la mise au travail des apports de **PRATIQUES SOCIALES** au sein des groupes. Se pose aussi la question de l'opérationnalité au sein des organisations. Ouvrir au questionnement, nourrir les cheminements, mais encore ?